

Ivre de mots — Karin Serres — Février 2024

Mon compte-rendu de la rencontre n°3 à Hasselt/Krokus Festival

Les occasions de nous rencontrer entre auteurs et autrices sont rares, celles qui rassemblent plusieurs cultures ou pays, encore plus. C'est la première richesse de ce projet *Ivre de Mots* et de sa troisième étape – la seconde à laquelle je participe – hébergée par la partie belge du projet, dans le cadre du festival Krokus, à Hasselt, ville de Belgique flamande : nous aurions pu passer une semaine au moins à échanger sur nos pratiques, nos questionnements d'écriture et nos expériences dans **ce *safe space* professionnel, cet espace protégé** si enrichissant.

Cette troisième étape rassemble 3 auteur.ices hollandais.es, 2 belges flamand.es et 2 françaises, dont je fais partie, pour une grande journée de réflexion – c'est bref et dense. J'y retrouve avec joie Sanne Schumacher, venue à Quimper, avec qui je me sens de grandes affinités.

L'intensité de notre dialogue collectif prend sans doute sa source dans la personnalité des participant.es, généreux.ses de leur temps et de leurs pensées, curieux.ses et ouvert.es, sans esprit de concurrence, comme dans les quelques heures *ice breaker* – pour briser la glace, la veille, au café du Centre Culturel, puis pendant le dîner du Festival où nous restons ensemble, curieux et curieuses d'échanger malgré le brouhaha.

Et je remercie la confiance et la délicatesse d'Anja, Julia et Talulah, facilitatrices de ce projet, qui s'assoient à l'écart de notre table pour nous laisser libres d'organiser et d'orienter la discussion de cette journée selon nos envies particulières, notre énergie collective et ce qui va s'enclencher.

Nous passons deux heures à nous présenter les un.es aux autres, mettant sincèrement nos parcours professionnels au milieu de la table. Première découverte : aucun de nos itinéraires n'est linéaire, et aucun hasard, aucune bifurcation, révélation ou nécessité déterminante ne se ressemble, mais tous nos récits convergent vers notre engagement présent dans l'écriture théâtrale pour le jeune public en tant que profession principale, voire unique.

Au fur et à mesure de ce tour de table bienveillant et attentif, des échos naissent, les yeux s'allument, les mains griffonnent des notes et les questions fusent en découvrant dans les préoccupations de l'autre, la prolongation des nôtres, sous un autre angle : richesse de l'altérité. La discussion se mène en anglais, qui n'est la langue paternelle d'aucun.e de nous sept. Tout le monde se concentre pour dépasser la frustration de l'imprécision, l'entraide multilingue est efficace et rapide : le flamand belge et le hollandais sont aussi proches que le français et le québécois, les autrices belges et hollandaises comprennent le français.

On rit souvent parce qu'on se raconte franchement tous les processus, erreurs ou échecs fondateurs de notre travail d'aujourd'hui, et chacun.e y reconnaît les siens, presque semblables.

De vastes questions nous rassemblent : quelles recherches menons-nous, pour chaque projet ? Quel rapport avec les enfants ou les ados, avant, pendant ou après l'écriture ? *What makes sense*, qu'est-ce qui a du sens ? *What's the point*, à quoi ça sert ?

Émerge aussi ce qu'on privilégie, chacune et chacun, sciemment, dans notre travail : une meilleure représentation de toutes et de tous, sur le plan social, politique, culturel, physique... ; la langue et le rythme ; la fiction ; ou encore notre responsabilité, tant dans nos récits que nous offrons au plateau que dans les émotions qu'ils vont provoquer.

Autre sujet passionnant : comment prend-on soin du public jeune avant, pendant et après la représentation, pour que nos spectacles sensibles ne deviennent pas des bombes à retardement – notamment ceux en salle de classe ou sur des sujets intimes ? Aigüe dans nos 3 pays, cette question de l'*after care* – prendre soin après, mène aux stratégies que nous inventons, seul.es ou avec les théâtres où nous travaillons, et aux dérives possibles de chaque système – forcément.

Je visualise soudain notre discussion collective comme une vaste rivière de réflexion qui avance, sans cesse rejointe par les affluents de questions liées, claires et bondissantes, et par des connections de sens à des échelles différentes : pour nous toutes et tous, le langage aussi peut être ce flot qui emporte le public jeune, voire très jeune, sans qu'il ait besoin d'en connaître tout le vocabulaire.

On partage aussi nos sensations sur l'intuition, la réécriture, le rapport aux équipes de création, la forme de nos imaginaires – visuel ou auditif – , on se raconte l'écriture dans notre corps, l'ajustement - *tuning in* à chaque âge du public choisi, comme un accord musical plus qu'analytique, le rythme comme clé de nos dramaturgies...

Ce ne sont pas nos pays, nos cultures ou nos langues qui nous différencient, juste nos chemins particuliers : notre réflexion professionnelle est la même, tout comme notre avidité d'un collectif large et divers où l'éprouver, l'enrichir de nouveaux processus ou points de vue.

Au-delà de ce dialogue professionnel vif et enrichissant, que voulons-nous faire ensemble, maintenant ? Quelques pistes claires se dégagent :

- **l'envie de découvrir l'écriture des autres participant.es, la chair de leur langue** ; en l'absence d'organisme dédié à la traduction théâtrale du français vers les langues étrangères, nous décidons avec Caroline qu'en attendant l'implication souhaitée de traducteur.ices professionnel.les, nous traduirons nous-mêmes en anglais un extrait d'un de nos textes JP représentatifs, que nous enverrons aussi en VO française, accompagnés de quelques lignes de contexte – et les autres participant.es feront de même ; pour les faire vivre, proposition est lancée de nous filmer chacune et chacun lisant notre extrait dans notre langue originale, sous-titrée dans les autres langues, avec l'objectif potentiel du 1^{er} Juin et/ou celui des rencontres ASSITEJ 2025, pour le côté français

- **la traduction** est une clé de ce projet tri-partite, mais comment choisir les *bons* textes à traduire = ceux qui auront le plus de chance d'être édités ou mis en scène dans les autres cultures ? ; nous pourrions nous conseiller les un.es les autres, mettre notre connaissance de notre milieu JP au service des auteur.ices étranger.es, *de l'intérieur* ; peut-être avec l'aide de la MAV, en France (cf leur projet récent du même nom pour des textes adultes) : l'objectif serait un texte par auteur.ice, pour commencer, traduit dans les deux autres langues, que nous aiderions à faire vivre et circuler, via des performances multilingues originales ; qui ce projet intéresse-t-il dans nos milieux ? comment le diffuser, le faire soutenir plus largement, l'irriguer ?
- notre métier, c'est d'écrire pour le public jeune : nous voudrions **nous retrouver sur un temps de travail plus long, en résidences d'écriture**, dans l'un de nos pays ou les 3, pour écrire ensemble, dans nos 3 langues, anglais compris, et voir où l'expérience nous amènera, ce qu'elle créera de tangible, de poétique, de partageable, de performable tant vers nos milieux professionnels que vers nos publics jeunes, sur le sujet qui nous semblera le plus vif à ce moment-là.
- comme cette inquiétude commune, peut-être : **qu'écrire devant la montée de l'extrême droite dans nos 3 pays** (dans toute l'Europe, dans le monde) ; chacune de nos cultures JP vient de vivre des censures de spectacle, des interdictions, des sabotages, qu'on se raconte ; parce que les enfants et les adolescent.es représentent l'avenir, c'est souvent la première cible des discours réactionnaires qui voudraient utiliser le spectacle vivant pour les formater, niant l'importance des émotions partagées, de la catharsis maîtrisée, de l'humour, de l'irrévérence et du développement artistique individuel ; nous confronter ensemble à cette question à laquelle aucun.e d'entre nous 7 n'a de réponse nous enthousiasmerait.

Il faut nous unir pour partager nos pratiques, nos stratégies de défense et d'actions positives qui renforceront l'humanisme, l'ouverture d'esprit et la tolérance de nos sociétés, de nos enfants, de nos adolescent.es et de celles et ceux, adultes, qui s'en occupent. *Let's unite*, c'est la conclusion sur laquelle nous closions la journée, avant d'aller assister à un spectacle ensemble – expérience qui aurait pu enrichir notre terrain commun, si nous avions enchaîné sur une seconde journée.

Le théâtre jeune public est politique, tout comme l'art est politique, fondamentalement, et aujourd'hui plus encore. **Aujourd'hui et demain, dans nos trois pays, notre public jeune est en danger, notre liberté de création à son adresse, aussi.** C'est maintenant qu'il nous faut agir, ensemble. Nous unir dans des projets communs comme *Ivre de Mots* pour mieux nous connaître, pour nouer des liens en partageant écritures, créations originales, réflexions et réseaux, pour enrichir nos pratiques, nos écritures, nos formes et nos dramaturgies afin qu'elles

entrent ensemble en résistance. Profiter de notre lucidité accrue par le dépaysement d'une histoire cousine du spectacle vivant jeune public, profiter de notre proximité aussi, puisque partageant l'importance du texte et de l'écriture pour la scène. **En ces temps de repli sur soi : développer l'énergie inverse grâce à ce projet par-delà nos frontières.**

Après le spectacle, au dîner, Anja, Julia et Talulah soulignent l'importance de notre implication dans ce projet. Si leurs financements futurs restent à chercher, beaucoup d'actions semblent envisageables, de la traduction à l'écriture, des collaborations à deux à l'expérience collective, mais cela doit venir de nos désirs artistiques, de nos curiosités, de nos nécessités. Seule cette implication personnelle profonde a du sens et nous portera sur le long terme. Quelle meilleure clôture possible pour cette journée si intense et enrichissante ?

Comme en témoignent nos compte-rendus d'expérience successifs et les ouvertures professionnelles organisées à chaque étape, la richesse de ce projet est partageable et bénéficiera au milieu jeune public de nos trois pays, dans leur ensemble. Après 3 rendez-vous aussi ponctuels qu'intenses ouvrant sur un grand potentiel, chaque fois, dont 2 auxquels j'ai eu la chance de participer (Quimper, Hasselt), il est temps de passer à l'action. C'est dans ce même état d'esprit déterminé que j'ai senti mes six autres collègues, et nos trois facilitatrices. Reste à définir sur quels projets précis, et à trouver leur budget : l'argent, c'est du temps de travail. Plus tôt il sera trouvé, plus tôt nous pourrons nous y consacrer pour rendre ce projet créatif et concret. Une fois tout ceci précisé, je pourrai le partager sur le site de *Write Local, Play Global*, le réseau international des écritures de l'ASSITEJ, dont je fais partie du bureau.

Quand je repars de Hasselt, le lendemain matin, le train longe des kilomètres de marécages fascinants : reflets, plumeaux et roseaux à perte de vue. Je pense à tout ce qu'on s'est dit, à l'alarme sauvage de l'hôtel, la nuit, entrée dans notre imaginaire commun – tout fait sens et fiction, dans un projet collectif –, à ce magnifique pont dans l'eau à Bojkrik, tout proche, dont j'ai vu les photos, aux belles personnalités de ces 6 auteurs et autrices, à leurs projets personnels, et mes oreilles sont pleines de cette langue flamande aux sonorités nouvelles et attirantes dont j'aimerais d'explorer la poésie et la théâtralité. Merci pour ce projet qui ouvre ma réflexion autant que mon imaginaire et à bientôt, j'espère.

Karin Serres, 18 février 2024
karinserres@me.com